

# A l'hôtel dai Trai-Pindzons

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 51

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199724>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sance. Ils se dépêchaient de s'ensauver, vous pouvez croire.

De plus vive qu'elle, il n'y en avait point dans tout le village. Quand on la voyait tracer lesté comme un étaiuru, avec sa jupe retroussée sur son gredon bordé d'un large lacet rouge, personne n'aurait voulu croire que la Fanchette marchait sur ses septante-deux. Et c'était pourtant la franche vérité. Et toute vieille qu'elle était, elle aurait pu en remontrer pour le travail, l'activité et la propreté, à bien des jeunes femmes, à commencer par sa voisine, la grosse Julie, une nioutze finie, qui ne venait à bout de rien. Ne me parlez pas de ces écoueissées d'à présent. Le printemps, quand le jardin de la Fanchette était tout beau fini, qu'on n'y voyait pas traîner un fétu de paille, et que même, dans la plate-bande, le long du mur, il y avait déjà des herbettes, des branlettes et des fleurs de Pâques toutes belles fleuries, la Julie commençait seulement à fossoyer le sien. Et puis, avec ça, tandis que la Fanchette était toujours aussi propre qu'un oignon, la Julie avait toujours l'air de sortir de sous les marmites, avec du machuron à son tablier et sur la binette, et des gredons tout dépendus, que, franchement, on l'aurait pas touchée avec des pincettes !

Eh bien, depuis un travers de temps, la Fanchette était toute moindre. Elle pouvait rester des puissantes vouarbes, assise sur le banc devant la maison, les mains sous son tablier, à ne rien faire, qu'à regarder passer le monde. Son gros chat tchaqueté noir et blanc venait lui tenir compagnie : il se couchait sur les genoux et de temps en temps la vieille sortait ses mains pour lui faire une caresse ou pour recacher les tiêtes de ses cheveux sous sa crépine.

Vous pouvez croire si les gens étaient ébahis de voir la Fanchette arrêtée. Toutes les femmes qui passaient ne manquaient pas de faire un brin de coterd.

— Eh bien, tante Fanchette, comment vous va-t-il ?

— Eh bien, voilà?... En tout cas, pas aussi fort que les intérêts à la Banque. J'ai ramassé ce printemps une crouïte crevene ; je peux pas m'en dépoisonner.

— Mon té, ti possible ! Et que ressentez-vous ?

— Pensez voir ; j'ai plus d'acouet à rien. Et puis, je peux pas me réchauffer. J'ai beau être assise au beau soleil, je grebolle comme à la plus grosse cramine. Voyez voi, j'ai remis un gredon de laine comme en automne et j'ai mon gros mouchoir tricoté, eh bien, sentez voir mes mains, elles débattent presque.

— Ecoutez voi, tante Fanchette, vous devriez essayer de boire sur des taconets ; c'est tant terriblement bon, pour nettoyer la poitrine !

La tante Fanchette haussait les épaules, et les bonnes femmes s'en allaient en hochant la tête.

Le plus étonné, dans cette affaire, c'était le Samuel. Il lui en semblait de ne plus voir la Fanchette aller et venir comme avant. C'était pour lui comme quand on a habitué de ces gros relojes de ces autrefois qui font tant de bruit. S'il arrive que le reloje s'arrête, on est tout perdu, comme s'il vous manquait quelque chose.

Un bien brave homme que le Samuel : pas un homme à rester tard par les cabarets, ni à perdre son temps. Et puis, bon pour sa femme. Jamais, au grand jamais, il n'aurait été à la foire sans lui rapporter une bagatelle : un biscôme, ou un sachet de châtaignes. Depuis un demi-siècle qu'ils étaient mariés, on ne les avait jamais entendu seulement se contrarier.

Bientôt la Fanchette dut garder la chambre, et enfin il lui fallut tenir le lit. Elle n'avait mal nulle part, mais toujours point d'acouet,

et pas une brique d'appétit. Si elle s'était pas forcée, elle serait restée des jours entiers sans manger une morse. Le Samuel faisait pourtant la cuisine aussi bien qu'il savait, et les voisines n'étaient pas regardantes. Quand elles avaient fricoté quelque chose de bon, on les voyait arriver chez la Fanchette, cachant un petit potet ou une assiette sous leur tablier.

— Venez voir, tante Fanchette, essayez voir de manger ça. Vous verrez comme ça va vous repicoler. Ça ferait revenir un mort.

Et la Fanchette remerciait tant qu'elle pouvait ; elle mangeait une noce pour faire plaisir à la voisine, et puis c'était fini.

Et, par le village, les gens disaient :

— C'te pauvre Fanchette aura bien de la peine à donner le tour. Mon té, dans l'état où elle est, elle aurait bien du bonheur si le bon Dieu la reprenait. Mais c'est le Samuel qui serait à plaindre. Qu'est-ce qui deviendrait sans sa femme. Ils sont tant habitués l'un à l'autre. Il est dans le cas d'en venir fou.

Un beau jour, à l'église, Monsieur le ministre demanda les prières de tous « pour une sœur gravement malade dans son corps, » et tout le monde se dit tout bas :

— Pardine, c'est la Fanchette au Samuel ! Il paraît qu'elle est mourante !

En effet, la Fanchette était mourante, et malgré les prières de la communauté et les tisanes des voisins, elle mourut, comme s'éteint une lampe qui n'a plus d'huile.

Ce fut une grande émotion dans tout le village. On s'y attendait : on fut surpris quand même. Le Samuel surtout étonnait les gens par sa force d'âme.

— C'est un homme terriblement renfermé, disaient les gens ; qui l'aurait cru, il n'a presque rien pleuré ; il doit pourtant lui faire rudement mal.

En effet, le Samuel montrait de l'énergie. Lui-même, il pourvut à tout. Je ne sais pas si je vous ai dit qu'il était un tant soit peu menuisier, et, qu'en hiver, il s'amusait à chapuiser dans sa petite boutique. Il fit lui-même le cercueil. Il avait justement une planche de sapin un peu nésée qui n'était bonne qu'à ça. Le jour de l'enterrement, il alla lui-même couper à la cave un gros quartier de fromage vieux pour offrir aux invités avec un verre de vin. Et les gens lui serraient la main avec effusion.

— Mon pauvre Samuel, il me fait terriblement mal de vous. La Fanchette, au moins, est dans son repos, la pauvre corse, mais vous, c'est bien pénible.

— Eh bien oui, répondait le Samuel, mais que voulez-vous ? On n'y peut rien. Il faut prendre courage.

Pendant le sermon d'enterrement qui dura une bonne heure et demie, et qui fit pleurer toutes les femmes, le Samuel resta toujours aussi ferme. On le vit bien, à deux reprises, tirer son mouchoir, mais c'était tout simplement pour s'essuyer la figure.

Et dans le convoi qui se rendait au cimetière, ce fut le principal sujet de conversation entre les femmes qui venaient les dernières.

— Vous verrez, disait la femme à l'assesseur, c'est au cimetière qu'il va se dégonfler. Et puis, ça va être terrible. Voilà longtemps qu'il se ratiend de pleurer, quand il verra descendre la bière, moi je vous dis qu'il n'y pourra plus tenir.

Et toutes étaient d'accord. Aussi, au cimetière, eurent-elles soin de s'arranger pour bien voir ce qui allait se passer.

Debout, au bord de la fosse, son tube à la main, il regarda descendre le cercueil. Et pendant tout le temps de la prière, il resta là, tranquille, suivant le fil de ses pensées. Tout le monde le regardait avec anxiété. Lorsque la première pelletée de terre eut été jetée, au

moment où le fossoyeur respectueux allait prononcer la parole sacramentelle : « Ces messieurs peuvent se retirer », le Samuel releva la tête et on vit qu'il allait parler. Tous les coudes se tendirent avec curiosité. Quel adieu suprême et déchirant allait-il adresser à sa Fanchette ?

Mais le Samuel, se tournant vers M. le ministre qui se tenait prêt à le soutenir, parfaitement tranquille :

— Qu'en pensez-vous, Monsieur le ministre?... Moi je trouve qu'on les enterre pas assez profond.

PIERRE D'ANTAN.

À Lausanne, on se console comme on le peut de la lenteur proverbiale que mettent à leur réalisation les projets même les plus urgents. Ailleurs, on se fâche, on pétitionne, on manifeste, on casse du sucre sur la tête des autorités. Chez nous, ces choses-là sont rares ; nous ergotons, nous murmurons, mais nous sommes les premiers à rire quand on nous plaisante sur la triste réputation de « taque-nets », que nous nous sommes faite. Pour un peu nous dirions aux plaisants : « Allez-y seulement, vous avez bien raison ! »

Nous recevons la chanson que voici, inspirée par la sempiternelle « question des ponts ». Cette chanson vient un peu comme la grêle après vendanges, puisque le pont Chauderon-Montbenon est chose décidée. Il est vrai que pour décidée qu'elle soit, ce n'est pas chose faite et que, jusque-là.....

### Le pont des soupirs.

AIR : *Le pompon chocolat.*

I

Il est, messieurs, dans l'histoire du monde,  
Un pont fameux, sinistre, vénéré.  
Dans ce vieux pont, noirci, rongé par l'onde.  
Que de martyrs, hélas ! ont soupiré !  
Dès maintenant nous possédons le nôtre.  
Pour en garder de touchants souvenirs,  
Baptisons-le, Lausannois, comme l'autre,  
L'autre Pont des soupirs !

II

Ce pont, jadis, devait en taupinière  
Franchir le fleuve et trouer Montbenon.  
Pour cette fois, était-ce la dernière ?  
On se fâcha, et l'on répondit : non !  
L'on vit alors deux ponts, deux vénérables,  
S'élaborer, se heurter, se haïr ;  
Quand un remblai vint noyer dans les sables  
Notre Pont des soupirs !

III

Mais cette fois — ce n'est pas la dernière ! —  
On se fâcha. Que décider ? Va-t-on  
Ressusciter le projet taupinière  
Pour épater les savants du canton ?  
Trou, pont, remblai ne valent pas le diable ;  
Concitoyens, pour combler vos désirs,  
Il faut lancer le ballon dirigeable,  
Le Ballon des soupirs !

Ch. YUNG.

### La tristesse d'Olympio.

Si j'avais ce que je dois, au lieu de devoir ce que j'ai, j'aurais largement de quoi payer mes dettes.

F.



### A l'hôtel dai Trai-Pindzons.

Quand on va medzi dein clliao grands cabarets dè vela, cein ne va pas po la tabllia coumeint tsi no à Bourbican, mà font tant dè ma-

nairès et dè chimagries que cein vo z'eimbitè à la fin.

Tsi no, on met lo manti àobin 'na nappa su la trabbilla fenameint quand n'ein dâi vesitès, ài z'einterrâ, àobin se faut batsi, 'na pas que dein cliâo z'hôtets, la trabbilla est adè messa coumeint se l'aviont ti lè dzo cliâo dâo Synode à dinâ, et tot cein est asse bé blianc qu'on n'ouzè papi posâ lè pattès dèssus; pu, vo bail-lont adè on panaman po vo panâ lo mor quand vo z'âi medzi, coumeint se la motchâo dè fatta n'étâi pas bo et bon po cein fèrè! Yein a que sè fourront cé panaman dein l'âo collet dè tse-mise et que cein laissent peindrè su la panse, tot coumeint 'na bavetta.

Mâ, n'est pas tot, dein cliâo z'hôtets, faut pas peinsâ allâ poaisi la soupa sè mimo dein la terrina, coumeint on fâ tsi no, na! y'a on someliè que passè avoué la soupière et on pot-son que fint fenameint trai à quatre couillèra, on poaisè on iadzo dedein et vo z'ein âi tot justo po devenâ quinna soupa l'est, et onco! pu, d'ailleu, le font espret et vo bail-lont dâi z'assiètès rein prévondès et que resseimbliont à l'assiéta ào tsat.

Adon, quand on a medzi cliâ goletta dè soupa, on vo soelliè vouti assiéta dezo lo naz et s'ein tràovè iena et mimameint duès dezo, dein quiet on medzè la boustifaillè que vint après. Mâ, faut cein vaire! na pas copâ la tsai pè bocons on pou dè sorta, vo tsapliont cein pè lamès asse prinnès qu'on porrai liaire l'armana à travai. Et la sauça? oi, ma fai se n'est pas dè la ratatouille et mimameint dè la caie-nèri! kâ, l'ont la fourdze dè l'âi fourrà dedein tot'espècès d'affèrès qu'ont on goût dâo diablio et y'è bin cru on iadzo que l'âi aviont met dâi pétolès dè tchivràs, kâ, quand y'è vu cliâo petits z'affèrès nair pè dedein, lo tieu mè dol-liatavè dza, mâ pè bounheu qu'on monsu m'a de que cliâo pétolès étiont dâi câprès, que ne sè pas ào justo cein que l'est.

Ora, ditès mè vai! ne vaut-te pas mi, po bin sè ravoudâ, medzi coumeint per tsi no, io on fââo mein dâi bocon d'attaque, io on pâo moodrè tant qu'on vâo dedein, 'na pas dâi létsettès dè rein dâo tot qu'ein foudrai quatr'â cinq po bin regalâ on tsat!

Et po lo sâocesson? on cein copè pè por-chons d'amis et que sont bin asse grossès qu'on bondon. Lè faut dinse, et na pas dè cliâo riondallès coumeint vo font ein vela, que sont pas pll'épaisses que 'na pice dè cinq francs que l'ein faut bin 'na dozanna po medzi avoué on quartâi dè pan.

Adon, po ein reveni à cliâo z'hôtets dè vela, quand on a medzi la tsai et tot lo fricot, y'a onco cein que l'âi diont lo dessai, que l'est don dâi perès dâi pommès, dâi rezins, dâi coquiès, dâi z'aulagnès, de la retegna et dâo fremadzo, po cliâo que préféront la toma.

Y'a bin onco lo café à l'edhie avoué lo riqui-qui po cliâo qu'ein volliont, pou lo someliè vint vo demandâ dou francs cinquanta ein vo de-seint: « Et n'oubliez pas le garçon! »

Faut don bailli dèze-sa batz et demi sein renasquâ et boutâ onco oquiè avoué, sein cein lo someliè vo vouaitè dè travai et vo traittè dè patai oâ dè magnin, se vo ne bailli rein.

Dou municipau étiont zu dinâ l'autro dzo à l'hôtel dâi Trai-Pinzons; l'on qu'étâi grand conseiller étâi dza accoutemâ à dinâ dein cliâo grands cabarets, mâ l'autro, que pregnai adè lo bissat quand vegnai à la vela, n'avâi jamé medzi dein cliâo z'hôtets, don n'étâi pas ào correint dè totès cliâo manigances que font po la trabbilla.

Y'avâi dein on verro à sirop, drai dévant lè dou municipau, onna pougna dè petits bocons dè bou tsapouzi coumeint dâi pointèrus qu'on boutè âi sâocesses et âi sâocessons po lè met-trè à la tsemenâ; c'étâi cein que l'âi diont dâi courè-deints et mettont cein po sè doutâ la

tsai que s'einfattè dein lè martès, quand lo bouli n'a pas prâo coué.

Adon, quand l'ont zu dinâ, lo municipau-conseiller, que volliâi sè fottèrè on bocon dè son collègue, l'âi teind lo verro à sirop en lâi deseint:

— Ora, agotta-vai, on pou, dè cliâo z'affèrès! su su que jamé dè ta via t'ein a medzi!

— Adon, qu'est-te cosse? l'âi fâ l'autro.

— Gotta adè, te vâo prâo vaire!

Lo municipau, que ne sè démauflavè dè rein, accrotès 'na pougna dè cliâo courè-deints et avoué son coutè et sa fortsetta, cou-dessai dza lè tsappliâ pè bocons dein se n'assiéta.

— Tsancro dè fou que t'è! l'âi fâ adon lo conseiller, ne vai-tou pas que ne sè medzi pas, cein sè suçè! tadiè que t'è! \*\*

### Ne toussiez donc pas!...

— Avec ça qu'il est facile de ne pas tousser, quand le rhume vous chatouille le gosier!

— D'accord, mais c'est comme ça. Tousser est très mauvais. Ne toussiez jamais, ou, si c'est plus fort que vous, toussiez le moins possible.

Sans entrer dans le détail des expériences minutieuses qu'a faites un physiologiste sur un nombre considérable de sujets malades ou bien portants, nous en dirons seulement les résultats. Dans la respiration normale, l'air est expiré à la vitesse de 120 centimètres par seconde; quand on tousse violemment, la vitesse de l'air sortant des poumons peut atteindre jusqu'à 95 mètres par seconde.

Une personne qui tousse seulement une fois tous les quarts d'heure a dépensé, au bout de la journée, 250 calories de son énergie physiologique, représentant, en nourriture, la valeur de trois œufs ou de deux verres de lait. La fatigue provoquée par la toux, même occasionnelle, est donc très appréciable.

### Vieux drapeaux.

Bien des personnes ne se doutent pas que la bannière étoilée des Etats-Unis est par ordre d'ancienneté le premier en date de tous les drapeaux actuels des grandes puissances; elle date de 1777. Le drapeau espagnol jaune et rouge remonte à 1785; le drapeau tricolore français, à 1794; le drapeau rouge anglais, date de 1801; le drapeau sarde, aujourd'hui le drapeau italien, a été arboré pour la première fois en 1848; le drapeau austro-hongrois a été une des conséquences du compromis de 1867; le drapeau de l'empire allemand existe depuis 1871 et le drapeau tricolore russe est tout récent.

Le drapeau suisse sous sa forme actuelle, date de 1848.

La seule modification que le drapeau américain ait subie depuis l'origine provient des étoiles qui ont été ajoutées chaque fois qu'un nouvel Etat a été admis dans l'Union.

### Fêtes du centenaire.

La Commission des Archives et publications, désirant réunir tous les documents (brochures, calendriers, almanachs, imprimés divers, photographies, etc.) pouvant intéresser les fêtes anniversaires de 1903, prie le public et tout particulièrement les imprimeurs, éditeurs, journalistes, photographes professionnels ou amateurs de lui faire parvenir un exemplaire des pièces qu'ils éditeront ou publieront à cette occasion.

Elle rappelle au public que rien n'est inutile pour constituer une collection complète et intéressante et que les documents les plus modestes comme les publications de valeur, ont leur place marquée dans les Archives du Centenaire.

Les envois pourront être adressés au président

de la Commission, M. Henri Bersier, bibliothécaire à Lausanne.

### Boutades.

$5 \times 2 = 10$ . — Une belle-mère disait devant son gendre; « Je n'ai guère que dix ans à vivre, eh! bien, j'en donnerais deux de bon cœur pour avoir un bon melon! »

Le lendemain, son gendre lui en apportait cinq.

On lit dans un de nos journaux: « A vendre un habillement de drap noir pour homme presque neuf. S'adresser au bureau du journal. »

Signe des temps. — Entre gamins:

— Quel âge a ton frère?

— Je ne sais pas, mais il commence déjà à jurer.

Entendu à Bex.

— Ah! ma pauvre dame, quelle aventure!... Ouf!... laissez-moi m'asseoir.... Je ne respire plus... Je viens de voir une vraie catastrophe!...

— Ah! mon Dieu!

— Pensez voi, à la route de la gare, une voiture renversée par le tram.

— Et les gens qui étaient dedans?

— Il n'y avait personne.

— Ah!... tant mieux pour eusses!...

**Les C. F. F.** — La 69<sup>e</sup> livraison de l'*Album national suisse* contient les portraits suivants: 1. Casimir von Arx, président du conseil d'administration des C. F. F. — 2. Johann Hirter, vice-président de la commission permanente de l'administration des C. F. F. — 3. Placid Weissenbach, président de la direction des C. F. F. — 4. Jules Léopold Dubois, directeur général des C. F. F. — 5. Joseph Flury, directeur général des C. F. F. — 6. Otto Sand, directeur général des C. F. F. — 7. Julius Schmid, directeur général des C. F. F. — 8. L. F.-E. Mürset, secrétaire de la direction des C. F. F.

**L'Harmonie lausannoise** a donné jeudi soir, au *Kursaal*, un concert des plus intéressants et qui eut un vrai succès.

**MAISON DU PEUPLE.** — Une représentation de *La Clairière*, qui n'a jamais été jouée à Lausanne, sera donnée demain, dimanche, à 8 h. du soir. La belle pièce de Maurice Donnay et Lucien Descaves sera interprétée par un groupe important d'amateurs, hommes et dames, qui forme le noyau du « Théâtre du Peuple ». Cette intéressante tentative dramatique, faite par des ouvriers, sera d'autant plus curieuse que ces derniers nous feront connaître une œuvre forte, inédite à Lausanne et qui a soulevé bien des controverses. — La mise en scène est réglée par M. *Paul Tapie*.

**THÉÂTRE.** — Les anciens tiennent bon. *Le Cid* a eu jeudi un véritable succès, auquel, disons-le, les interprètes ont une grande part. Demain, dimanche, dernière de *La petite amie*, de Brieux, avec *La Cagnotte*, le très amusant vaudeville de Labiche.

**KURSAAL.** — Vendredi a débuté *Miss Osber*, une équilibriste de première force qui vous passe par-dessus la tête, traversant la salle sur un *fil de fer aérien*. Une nouvelle opérette, *Le Violoneux*, d'Offenbach, a repris la suite des succès des *Noces de Jeannette*. — Demain, dimanche, à 3 h., *Matinée*.

En vente au *Bureau du Conteur*, rue de la Louve, 1 et dans toutes les librairies

## ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS

POUR 1903

Joli souvenir du pays à adresser, à l'occasion des fêtes de l'an, à nos compatriotes à l'étranger.

Prix 50 centimes.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

LEMANUSCRIPTS IMPRIMERIE GUYONNET-HUARD.